

Henri Mendras : retour sur *La fin des paysans*

Avec la disparition d'Henri Mendras (1927-2003), voici dix ans, la sociologie a perdu un de ses grands représentants. Comparatiste avisé, auteur de nombreux ouvrages, ses travaux sont restés des classiques de la discipline, en particulier ceux consacrés au monde agricole. Enseignant infatigable, responsable éditorial reconnu, animateur de nombreux groupes de recherche, il a largement contribué au développement institutionnel de la sociologie française, et tout spécialement de la sociologie rurale. Vrai défenseur de la prospective, il jetait un regard lucide sur l'évolution des sociétés occidentales et n'oubliait jamais, dans le prolongement de son œuvre académique, de livrer ses aperçus sur l'avenir. Expert convoité, il a participé à de nombreuses commissions et se faisait un devoir de mettre ses connaissances au service de l'amélioration des affaires publiques. Cette note veut lui rendre hommage et, à partir d'extraits choisis, donner envie de relire ce grand livre, sorti il y a près d'un demi-siècle, qu'est *La fin des paysans*.

Les grandes vocations s'enracinent souvent dans la vie de famille. La grand-mère d'Henri Mendras possédait à Novis (Aveyron) une maison où il passait ses vacances. En 1948, c'est ce village qu'il prend pour sujet de sa thèse de science politique. Deux ans plus tard, il est boursier aux États-Unis et dirige une enquête de terrain à Virgin, village mormon de l'Utah. Il poursuivra dans cette voie et publiera en 1967 un livre important : *La fin des paysans* (Paris, SEDEIS).

À l'époque, cet ouvrage parut audacieux, dérangeant, voire provocant. L'auteur y défendait une thèse radicale : la disparition de la civilisation paysanne, déjà bien entamée, ne laissera demain dans les campagnes françaises que des agriculteurs-producteurs obéissant aux règles du marché, de la division du travail et de la technique.

Le ton prophétique du livre fut critiqué, certains le traitant de Candide, d'autres de Cassandre. Certes, Mendras n'a pas tout vu, tout su, ni tout anticipé.

Mais qui le pourrait ? Et c'est de toute façon impossible et inutile. La prospective ne consiste pas à pré-voir ou à pré-dire en détail les réalités futures, mais à identifier les grandes dynamiques structurantes du monde qui vient.

De ce point de vue, son travail reste remarquable, qui décrivait avec clairovoyance les mutations profondes de l'agriculture et du monde paysan. *La fin des paysans* est devenu un classique parce que le temps en a, décennie après décennie, confirmé la justesse. Dans sa conclusion, intitulée « Futurible » (contraction de « futur » et « possible »), Mendras livrait des réflexions prospectives dont la pertinence demeure saisissante :

« Gardienne de la fertilité de la terre grâce à un équilibre vigilant entre les divers élevages et les diverses cultures, la forme paysanne d'exploitation n'est plus imposée par le système agricole. Dès maintenant les techniques agronomiques et comptables tiennent lieu d'expérience et de savoir-faire. Le perfectionnement des engrais permet d'isoler une produc-

tion : il est possible de cultiver maïs sur maïs sur le même sol, sans aucun assolement et sans bétail. Ainsi le progrès technique qui a poussé au siècle dernier à une intégration raffinée du système de cultures permet aujourd'hui de faire éclater ce système pour bénéficier des avantages de la spécialisation et de la production de masse. [...]

« La terre n'est plus le fondement nécessaire de toute exploitation agricole. En effet, l'évolution économique donne de moins en moins de valeur à la terre, qui devient un moyen de production relativement moins important que l'équipement mécanique et la compétence de l'agriculteur. Les agronomes disent volontiers qu'il n'y a plus de mauvaise terre mais seulement de mauvais agriculteurs qui ne savent pas en tirer parti. Et les exploitants savent que la terre qui représentait autrefois l'essentiel du capital d'une exploitation en représente maintenant normalement moins de la moitié. [...]

« À long terme, à mesure que les techniques se perfectionneront, la terre

perdra son rôle producteur privilégié et redeviendra un sol, une étendue, un milieu de vie et d'habitat : l'agriculture se concentrera sur les meilleurs sols et dans les régions économiquement les mieux placées. Par conséquent, en bonne logique économique, le prix de la terre devrait baisser, spécialement dans les régions où la densité démographique actuelle entretient une compétition anachronique pour le moindre lopin : un exode agricole massif devrait ramener une situation plus équilibrée. [...]

« Ce qui commande aujourd'hui la définition de l'entreprise, c'est la moissonneuse-batteuse ou l'appareil de traite électrique. Armé de ces appareillages et indifférent à sa terre, spécialisé dans une spéculation dont il connaîtra bien la technique et le marché, le producteur de l'avenir n'aura plus rien de commun avec son grand-père paysan qui était lié à sa glèbe comme à une vieille épouse tyrannique, et qui avait appris de ses anciens un système de cultures et de savoir-faire délicats et raffinés. Il fallait y être né pour connaître sa terre et bien la traiter ; demain il faudra être passé par l'école et disposer de capitaux pour embrasser le métier d'agriculteur. [...]

« Il est certes douloureux de condamner l'exploitation paysanne au moment même où le paysan vient de réaliser son ambition suprême : être maître de son héritage. Mais au nom de quoi voudrait-on obliger les agriculteurs à survivre dans des structures de production anachroniques qui les condamnent à la misère en leur refusant les bienfaits de la division du travail ? Seul un sentimentalisme inavoué, répondant à des appels démagogiques puissants, peut expliquer le conformisme prévalant à ce sujet. [...]

« Il ne faudrait plus penser en termes de production agricole, encore moins d'agriculture opposée à l'industrie, mais en termes de produits alimentaires et de branches de production. Chaque branche s'organiserait en une hiérarchie d'institutions depuis le niveau national ou européen, où se fixeraient les objectifs globaux, jusqu'aux ateliers de production d'origine, en passant par des fédérations régionales ou locales d'ateliers de production et de transformation. Ainsi pourrait-on traiter de la production de lait depuis le fourrage jusqu'à la boîte de lait en poudre, la vacherie et la laiterie n'étant que des stades intermédiaires parmi d'autres et dont il est évidemment inutile de se demander s'ils relèvent de l'agriculture ou de l'industrie. [...]

« Un exode professionnel massif sera la condition et la conséquence de cette transformation, quelle que soit la forme sociale qu'elle revête. Une telle prévision, aujourd'hui normale, faisait scandale il y a seulement 10 ans. Celui qui s'y aventurait passait pour un prophète de malheur et ne pouvait se faire entendre dans les milieux agricoles. Et à juste raison, puisque, dans le passé, l'exode rural qui, selon les économistes, était la condition du progrès de l'agriculture préparait en fait le déclin des régions de départ. La société se sclérosait, l'agriculture se figeait dans ses habitudes et les paysans regardaient vers un passé perdu au lieu de songer aux possibilités du futur. Depuis 10 ans, le mécanisme joue en sens inverse ; une nouvelle génération de jeunes agriculteurs croit en l'avenir économique et en la noblesse du métier terrien. Ils profitent du départ de leurs



voisins pour s'étendre, s'équiper et s'organiser. Ils jugent par conséquent cet exode inévitable et même bénéfique, et réclament qu'il soit organisé. [...]

« La diminution du nombre de travailleurs et la concentration des terres réclameront d'importants investissements pour remodeler et équiper les entreprises. Les agriculteurs modernistes attendent que ce financement vienne du secteur industriel et commercial. C'est douteux si l'amortissement et la rentabilité du capital agricole demeurent ce qu'ils sont. On peut se demander également si le coût économique et social de cette conversion est économiquement justifié et si, du point de vue de l'économie nationale, il ne serait pas plus avisé d'employer ces investissements dans d'autres secteurs et de laisser l'évolution se faire beaucoup plus lentement, en laissant l'agriculture financer elle-même

cette nouvelle "modernisation" comme elle a financé la précédente. Il suffirait de lui faciliter la tâche par des subventions, des réformes juridiques, un encadrement technique et commercial. De cette façon, les agriculteurs auraient plus de chances de conserver entre leurs mains le sort de leur activité. [...]

« Il n'a été fait allusion jusqu'ici qu'à l'agriculture productrice organisée en ateliers rentables. Or, quoi qu'en disent les économistes, il y a quelques raisons de penser qu'il demeurera une agriculture "marginale", de subsistance, de loisir ou de luxe. Un certain nombre de produits alimentaires de haut luxe ne peuvent être fabriqués que par des méthodes artisanales et paysannes : le foie gras, le vin de grand cru, les fromages, les poulets "fermiers". Et la société d'abondance qu'on nous promet comptera de plus en plus d'acheteurs pour ces mets savoureux et ostentatoires ; déjà des restaurants parisiens et des magasins spécialisés n'offrent que des produits de culture traditionnelle (sans engrais) et d'élevage "au sol et aux grains". [...]

« Plus ou moins consciemment, les problèmes de la campagne et de la terre sont toujours pensés en termes de production agricole, alors que la nature peut être avant tout un milieu de vie. [...]

« Augé-Laribé redoutait une "banlieusardisation" des campagnes françaises, en fait ce ne seront ni des banlieues ni des zones de rural non-farm comme disent les Américains, mais des campagnes résidentielles peuplées d'oisifs mais aussi de besogneux qui ne laisseront pas la nature en friche : farm non agricultural, pourrait-on dire par antiphrase. L'Angleterre fournit des exemples suggestifs de ces nouvelles formes de vie et d'activités campagnardes. Il nous faut essayer de penser la société de demain du point de vue du consommateur plutôt que de celui du producteur, comme nous avons coutume de le faire, et admettre que de nombreuses régions rurales seront consommatrices et non productrices de produits alimentaires.

« Résidence campagnarde, agriculture productrice et agriculture de subsistance ou de plaisance délaisseront certaines régions consacrées au pâturage extensif. Et ces régions seront peut-être infiniment plus vastes qu'on ne se l'imagine aujourd'hui. Quelle société et quelle vie sociale s'y développeront ? [...] Le tourisme attirera des foules sans cesse plus nombreuses dans ces régions généralement

âpres et grandioses. Devenu une activité économique et sociale suffisamment importante, le tourisme doit assurer l'entretien du décor naturel. L'agriculture ne doit pas avoir à charge le délassement des citoyens. Si ces derniers aiment à se promener dans une campagne verdoyante coupée de haies vives et peuplée de vaches blanches, c'est à eux qu'il appartient de "payer" ce décor, de la même façon qu'ils "paient" les plages et les stations de sports d'hiver. [...]

« Autrefois, la civilisation paysanne s'imposait, en grande partie, aux citoyens des petites villes, qui étaient profondément intégrés dans leur pays. Demain, au contraire, la petite ville sera le dernier relais d'un réseau urbain complexe et centré sur une grande métropole régionale comprenant plusieurs villes moyennes. Les statistiques récentes nous apprennent que les villes petites et moyennes croissent plus vite que les grandes. À travers ce réseau se diffuseront le genre de vie citadin et la culture "de masse", comme disent certains. [...]

« Une division du travail et une différenciation des rôles plus accentuées changeront fondamentalement la discipline du travail. Les nécessités de l'horaire et les impératifs des cycles de production plus courts permettront de fixer des règles et des sanctions à l'activité quotidienne du travailleur. Celui-ci n'aura plus à compter uniquement sur sa conscience, son courage et son sens du travail bien fait. La morale de famille ne sera plus l'étalon principal de jugement du travailleur et le critère de gestion de l'exploitant. Une transformation aussi radicale des exigences morales de la besogne a déjà des répercussions profondes sur la mentalité et la personnalité des agriculteurs. [...]. De plus en plus, l'adolescent choisira son métier d'agriculteur comme un autre. Il l'apprendra dans les écoles et non plus auprès de son père. Partagé entre l'école et une famille "moderne", le petit campagnard s'élèvera dans une situation analogue à celle du jeune citadin avec lequel il partagera en outre une même civilisation de la jeunesse, le même « monde des copains ». [...]

« La contrepartie de cette modification sera évidemment une possibilité de choix dans les relations sociales qui ne seront plus commandées uniquement par la parenté et le voisinage : on pourra choisir ses amis et ses compagnons de travail, le premier voisin ne sera plus l'aide désigné dans certains travaux. Les choix

se feront en fonction des positions sociales ainsi que des affinités idéologiques et affectives. Déjà, les centres d'études techniques agricoles (CETA) préfigurent ces nouvelles relations : plutôt que les voisins d'un même village, ils réunissent généralement des agriculteurs ayant des exploitations analogues, une même conception de l'avenir économique et social, et souvent aussi une même affiliation politique ou religieuse. [...]



« Cependant, croire que la société et la personnalité rurales seront demain les mêmes que celles des grandes métropoles serait une illusion simpliste. Chaque société rurale "se modernise" selon son génie tout en acquérant des traits communs qui oblitérent les ancien-

nes originalités. Le chemin à parcourir et les mécanismes mis en jeu sont aussi instructifs que l'image commune vers laquelle elles tendent. [...]

« Ni une juxtaposition de petites sociétés autonomes, ni une classe, les producteurs agricoles seront simplement un groupe professionnel parmi d'autres avec leurs particularités et leurs intérêts propres. Travaillant sur un matériau biologique, dispersés dans la campagne, au contact de la nature, producteurs indépendants ayant délégué une partie de leur pouvoir de décision à des instances corporatives supérieures, ils seront sans doute assez proches des groupes que certaines statistiques dénomment "intermédiaires" : classes moyennes nouvelles qui rassemblent les cadres salariés, les professions libérales et certains commerçants. Il serait aisé de broser à grands traits l'idéologie qui animera ce groupe ; elle s'exprime déjà assez clairement et naïvement dans certains organes qui se veulent d'avant-garde. Exaltation de la nature vivante, vif sentiment d'indépendance économique, culte des traditions "paysannes" alimenteront une conviction profonde de la noblesse du métier, pour ne pas dire de la mission, qui consiste à nourrir les hommes. Le tout se colorant de technicisme et d'économisme, ce sera une idéologie de la participation et du progrès. [...]

« En outre, une différenciation plus nette des rôles sociaux conduira à une plus grande diversification des systèmes de valeurs, qui se traduira probablement dans la vie politique par une diminution de l'argumentation morale et politique au profit de l'argumentation économique et technique. L'idéologie elle-même se distinguera plus clairement de la morale. Autrement dit, les agriculteurs auront moins tendance à mettre leurs difficultés économiques sur le compte de la malignité des gouvernements ou de l'injustice du système social ; ils en chercheront les causes économiques et tâcheront d'y porter remède, notamment en utilisant leur pouvoir politique. Ainsi, à tous les niveaux, la morale perdra son rôle instrumental.

« Mais, diront certains, comment nos paysans traditionnels vont-ils si brutalement dépouiller le vieil homme et revêtir l'homme neuf ? L'âme paysanne survivra au cataclysme que vous annoncez, s'il doit advenir. Il suffit d'ouvrir le journal pour écarter cette objection : on n'y parle que de jeunes agriculteurs modernes, de manifestations et de

congrès où un langage d'efficacité technique et économique a remplacé le langage politique et moral de mise il y a quelques années à peine.

« Sur ce point, nos enquêtes sont probantes : si, dans une région, on change les structures économiques, il suffit de quelques années pour changer la mentalité. Il est frappant de voir l'aisance avec laquelle des paysans formés dans un système économique et social traditionnel peuvent se mouvoir dans un système moderne, quelques conditions étant donné : notamment que la cohérence du nouveau système soit rapidement établie, visible et compréhensible. Il ne faut pas longtemps aux jeunes agriculteurs pour acquérir des " motivations économiques ", pour peu que celles-ci aient un sens, s'inscrivent dans un jeu économique cohérent permettant d'entrevoir un avenir et une réussite. [...]

« Mais, en reconstruisant une société neuve sur des structures démantelées de famille, d'exploitation et de village, ils sonnent le glas des derniers vestiges de la paysannerie qui, en France, ne survivront pas à leur génération. Ainsi, avec eux, d'elle-même, s'éteindra la paysannerie.

« Et que sera un monde sans paysans ? »¹

Le temps a confirmé la pertinence des analyses d'Henri Mendras. Une « révolution silencieuse » s'est produite. Quelques décennies de modernisation rapide ont profondément transformé l'agriculture de notre pays. C'est désormais une activité fortement mécanisée, très régulée par les pouvoirs publics et les organismes professionnels, inscrits dans des dispositifs de certification et de contrôle, disposant d'une protection sociale spécifique et intégrée dans le circuit des échanges économiques. L'agrandissement et la spécialisation des exploitations, l'intensification de l'usage du sol, l'utilisation croissante de processus de type industriel, l'élévation continue de la productivité physique du travail et de la production font que, de toutes les activités économiques, l'agriculture est celle qui a connu la mutation la plus profonde.

Cette nouvelle agriculture a vu émerger de nouveaux agriculteurs, ceux-là mêmes qu'entrevoit Henri Mendras, des « exploitants » et « entrepreneurs » obéissant moins aux lois de la nature qu'aux règles du marché et de la technique. La ferme, les terres et leur

culture ne sont plus qu'un des aspects de l'activité agricole. Au quotidien, les « chefs d'exploitation » ont appris à accomplir des tâches nouvelles, diversifiées, et à utiliser des moyens adaptés. En se professionnalisant de plus en plus, il leur a fallu développer des compétences d'organisation, de gestion économique, commerciale, financière et humaine de l'exploitation. Ils ont recouru à des formations et à des conseils externes en matières fiscale et juridique. Certains ont cherché des circuits plus directs de commercialisation. Plus récemment, face à la volatilité des prix des matières premières agricoles, d'autres ont repris la main sur la vente de leurs récoltes ou se sont formés aux marchés à terme. En bref, s'il s'agit toujours de travailler la terre et de pratiquer l'élevage, les domaines de compétences et les objectifs se sont considérablement élargis : produire, transformer, vendre, manager, investir, négocier, s'informer, gérer, etc.

Comme l'avait bien anticipé Henri Mendras, ces nouveaux agriculteurs s'affranchissent des frontières physiques et juridiques de leurs exploitations. La dimension de plus en plus collective de l'activité, en amont comme en aval de la production, se manifeste par du partage de matériels, des assolements en commun, des réseaux d'expérimentation et d'échanges de savoirs, des partenariats de commercialisation. De nouvelles formes sociétaires, plus flexibles et contractuelles, s'adaptent à ces réalités. Cette diversification des modes de coopération crée de nouveaux rapports à « l'extérieur » et modifie les conditions d'intégration de l'exploitation dans les filières. Elle accompagne un vaste mouvement de segmentation et de division du travail, de spécialisation des fonctions et des tâches, qui permet des échanges de services et aide chacun à faire face aux aléas. Si la production reste la finalité ultime de l'agriculteur, celle-ci ne peut aujourd'hui exister sans un tissu serré d'informations, de conseils, d'entraide et d'échanges, système complexe d'activités qui englobe l'exploitation comme l'exploitant.

Sentant et vivant ces formidables transformations, Mendras avait accompagné la réédition de son livre, en 1984, d'une grosse postface intitulée *Vingt ans après*. Il y déclarait :

« Les événements m'ont donné raison : en une génération, la France a vu

disparaître une civilisation millénaire, constitutive d'elle-même. Pourtant, aujourd'hui encore, beaucoup se refusent à l'évidence, notamment parmi ceux qui ont été les artisans de cette disparition, hauts fonctionnaires, hommes politiques et dirigeants agricoles. Comme s'il était inconvenant de dire à la famille qu'elle est au chevet d'un cadavre : " Chut ! Il dort " .

« Certes il reste des agriculteurs qui nous nourrissent en abondance et qui font du bruit, bien qu'ils soient trois fois moins nombreux qu'il y a trente ans. Certes les ruraux sont toujours aussi nombreux, ou presque, et la société rurale a connu une spectaculaire renaissance. Mais ni les uns ni les autres ne sont plus des paysans ».²

Henri Mendras,
La Fin des paysans
Paris, SÉDÉIS, 1967,
réédition Actes-Sud, 1992
(extraits choisis et commentés
par Bruno Héroult,
chef du Centre d'études
et de prospective)

1. Extraits de *La Fin des paysans*, Paris, SÉDÉIS, 1967, réédition Actes-Sud, 1992, pp. 329-363.

2. Extraits de *La Fin des paysans*, Paris, SÉDÉIS, 1967, réédition Actes-Sud, 1992, p. 365.

Ministère de l'Agriculture, de l'Agroalimentaire et de la Forêt

Secrétariat Général

Service de la statistique et de la prospective

Centre d'études et de prospective

12 rue Henri Rol-Tanguy

TSA 70007

93555 MONTREUIL SOUS BOIS Cedex

Tél. : 01 49 55 85 05

Sites Internet : www.agreste.agriculture.gouv.fr

www.agriculture.gouv.fr

Directrice de la publication : Fabienne Rosenwald

Rédacteur en chef : Bruno Héroult

Mel : bruno.herault@agriculture.gouv.fr

Tél. : 01 49 55 85 75

Composition : SSP Beauvais

Dépôt légal : À parution © 2013